

Lo que se hace con amor se hace siempre "más allá del bien y del mal." NIETZSCHE

Sábado, 24 de Octubre de 1964

N.º 7



On trouve rarement le Bonheur en soi. Jamais ailleurs.

CHAMFORT

CUARTA NOCHE DE BRUJOS

Después de una larga velada de discusión en la cual se invocaron los espíritus (para los que no creen en ellos les tendrá absolutamente sin cuidado estas prácticas y para los que creen les parecerá tan normal como un «rendez-vous» en Champs Elysee). Uno de ellos, Tomás de Acana, que nos presidía, sugirió las siguientes conclusiones que sin nada de humildad sometemos a la consideración de nuestros lectores:

1º) Un veto a todos los académicos y hombres sensatos porque no hay entre ellos uno solo capaz de describir un cuadro, un paisaje o una naturaleza cualquiera sin recurrir a palabras y conceptos totalmente abstractos. Consecuencia que supone la necedad radical de todos los que se apartan de nuestra manera de pensar.

2º) La farsantería demostrada y demostrable en cualquier momento de todos los coleccionistas y admiradores del Arte clásico que bajo mano y con fines inconfesables protegen el Arte moderno más avanzado. A esta cláusula no se hace ninguna excepción.

3º) Que desde el 8 de septiembre de año 362 hasta el 5 de julio de 1923 no hubo poesía, teatro ni literatura en general. Fue una época en que la Humanidad sólo reaprendió el abecedario.

3º) Un voto de adhesión a todos los gamberros, policías y burgueses que se apedrean sobre las playas de Inglaterra. Nos divierten.

4º) Ofrecer la isla de Mallorca como polígono de pruebas atómicas en invierno y campamentos de vacaciones a los nietos de todos los gobernantes en verano.

5º) Creemos en el crimen como medio normal y fomentable de liberarse, o como sustitutivo psíquico de la carencia de televisión.

6º) Que nos importa un comino la opinión de los demás mientras no sirva de aliciente a nuestra tertulia.

Los artistas, desesperados

Frente al desierto

Aire denso
Cálido y oloroso.
Los ruidos penetran
Afilados
En un silencio apretado.
Silencio del vuelo de un ave nocturna,
Silencio melodioso de una canción árabe,
Silencio de un día que se muere.
Un horizonte de palmeras
Y casas de adobe
Sobre un cielo verde
Amarillo y ocre.
Junto al Tigris
Ancho y lento,
Mancha de plata en agua parda,
Sin minaretes ni cúpulas
Bagdad se duerme.

V-R. Montesinos

IRAQ, verano 64



En estas columnas firman:

V. R. MONTESINOS: «Frente al desierto», pág. 1.

JAIME PORCEL: «Frente al mar», pág. 1.

GEORGES D'ANIHES: «Pléonasmes», pág. 2.

VICENTE: «La victoria por la victoria», pág. 3.

FRANQUINET: «Benito Moscardó», pág. 3.

PEDRO RIGO: «Me gusta «Cala d'Or»», pág. 4.

TOMEU PONS: «A propósito de esta carta», pág. 4

y FRITZ

FRENTE AL MAR

Seguramente
se ha dicho todo ya.
Seguramente
se dijo todo aun antes de decirse
la primera palabra.
Desde hace miles de años sin embargo
intentamos convertir en palabras
la vida.
Y decimos amar en vez de amar
azul, olivos, campos de Castilla
o decimos —como ahora— silencio.
Tal vez no es un poema esto
aunque al menos son palabras inútiles.
Y su tragedia está
en que no sé entregaros mis ojos
o mi angustia
ni la paz de esta tarde
que termina tranquila
frente al mar
¿Lo veis?: Seguramente.

Jaime Porcel

PLÉONASMES

Nous habitons, à Palma de Majorque, un quartier excentrique jouxtant un faubourg populaire.

Notre immeuble de carton, rose, neuf et bête, est construit au flanc d'une maison plus ancienne où s'épanouit le nouveau petit bourgeois, mal rôdé mais téléspectateur.

La fenêtre de la cuisine où ma femme, l'oeil et la main sur une béarnaise, m'envoie parfois querir un torchon sec, surplombe une vaste terrasse où une famille composite prend volontiers le frais, entre le lavoir et les commodités, béatement rendue par le repos dominical à la savate et aux bretelles.

Je parle pour Monsieur, son papa et sa maman, ouvriers jubilés qu'il héberge, car Madame —visiblement mariée en dessous de sa condition— ne dépouille guère, chez elle, un pantalon de lastex noir à sous-pieds, tendu sur une croupe généreuse, une blouse de soie framboise graissée par une chevelure bleue, opulente et crépée, des sandales de plastique doré et cinquante mille francs de bijouterie, qu'elle récurer les vâtres, trempe sa lessive ou torche ses jumeaux.

Quand ils dorment, souriants, ces deux bébés sont notoirement univitellins: ils se ressemblent comme une barbouze à une autre.

Eveillés, l'un semble doubler de volume et l'autre rétrécir: le premier déborde de sa peau, de la terrasse, du «trois pièces cuisine»; il hurle, il exige, il obtient.

Pour le second, le monde est hostile, impénétrable, écrasant. D'instinct, il cherche le coin le plus petit, le plus obscur. Il s'y terre et pleure doucement jusqu'à ce qu'une injustice trop criante de sa marâtre, un aigre commentaire de sa grand-mère maternelle, distinguée, acide et chapeauté, ou une caresse furtive et maladroite de son père le fassent glapir plus haut que son frère.

L'autre dimanche, j'observais le jeu de celui-ci, derrière le dos de la grand-mère paternelle et campagnarde, tandis qu'il essayait de chiper au faible un petit cheval de bois, jumeau du sien mais encore ingambe. A la deuxième ou troisième tentative, il y parvint; et s'enfuit à dix pas avant que la vieille eût le temps d'intervenir.

Je m'amusai à jouer les divinités olympiennes, certain que ma voix, tombant de la fenêtre, allait faire triompher la Justice et le Droit...

Le gosse me regarda froidement, exhiba un cul malpropre qu'il avait nu sous son tablier, et s'en fut d'un pas lent, sans se retourner, tandis que sa victime, affolée par mon intervention, s'étranglait...

Je souris de moi-même.

De l'extravagance des postulats familiaux conventionnels, devant ces deux frères, ennemis dès le berceau, et qui grandiront tels dans un bouillon d'ignorance, de médiocrité veule, de dépaysement, de snobisme à l'échelle du protozoaire.

Devant cette mère partielle enfin, symbole de la foule dans ce ce qu'elle a de plus stupide et de plus lâche, je pensai à l'absurdité des concepts démocratiques d'égalité, de «fraternité».

Et je me rappelai l'introduction à son cours que nous proposait jadis un professeur de Droit civil:

«Il était une fois, nous dit-il, un homme qui cultivait le champ que son père cultivait avant lui.

«Vint un autre homme, plus grand et plus fort que lui, qui lui dit en le poussant: «TON champ est à MOI».

«Tels sont, Messieurs, le principe et l'origine du Droit, auxquels les coutumes observées par les peuples polices et les lois que je suis chargé de vous enseigner n'ont pas changé grand'chose».

Des lecteurs, des amis doutent de l'authenticité des dessins du Titi, ses six ans leur paraissant incompatibles avec son trait de crayon gras.

Un adulte ne parviendrait ni à ce symbolisme primitif (Picasso a toujours raté ses faux dessins d'enfant) ni à cette gaucherie: imitée, elle apparaîtrait aussi atonale que les fautes d'orthographe volontaires d'une lettre anonyme.

Nous nous limitons à dire au Titi: dessine des bicyclettes. En moins de cinq minutes, il en fait une demi-douzaine et la meilleure est généralement la première ou la seconde. J'avoue avoir choisi celle qui illustra l'article «Peyrefitte versus Mauriac» en raison du guidon inversé et de la taille des pédales!

Pour la mante religieuse, nous lui avons demandé d'imaginer une sauterelle qui aurait des pattes énormes, comme un homard, et une toute petite tête de cheval.

La croix de bois lui fit hausser les épaules. Je défie pourtant quiconque en a planté de garder l'oeil tout-à-fait sec en la regardant.

Ce talent disparaîtra-t-il avec l'âge comme la voix des petits chanteurs impubères?

C'est possible mais pas certain.

Le Titi grandit avec un minimum de contraintes. Il engrange une moisson de souvenirs lumineux qu'il devra à une mère exceptionnelle.

Je suis, paraît-il, un père faible.

C'est possible: si j'oublie volontiers mon numéro de téléphone et que Françoise m'a demandé de lui apporter du persil, je me rappelle fort bien, en revanche, que je fus un enfant, et comment et de qui me venaient mes joies et mes souffrances; je tâche, pour le Titi, d'allonger sans fin la colonne des premières.

Peut-être se souviendra-t-il, quand la vie se chargera de rétablir l'équilibre, d'un jour (je ne sais plus si je parlais entre deux hambourgeois ou si je revenais) que je le devisageai d'un air encore plus con, sans doute, que d'habitude. Le Titi s'arrêta. Son regard perdit un instant la luminosité de ses trois ou quatre ans et prit une profondeur, une gravité venues du fond des âges. Il me dit, avec l'accent de la certitude et en appuyant sur les syllabes essentielles: «Tu m'aimes, toi, Papa!».

Gide, racontant dans son journal l'anecdote des deux clochards regardant passer une fille superbe, allongée dans sa victoria, crée un précédent qui m'autorise peut-être à donner ici une définition qui me vient de Longwy (Meurthe-et-Moselle):

Si une jouvencelle ne vient pas au rendez-vous que lui avait donné un gars (ou vice versa), cela s'appelle un «lapin».

Si Monsieur François Mau-

riac, préoccupé de questions vestimentaires (retournement de veste, par exemple) oublie qu'il devait prendre un verre de Porto et un biscuit avec un membre de sa clientèle, cela s'appelle un «clairon».

Parce que «taratétatata» (T'as raté ta tata).

Nous sommes possédés — comme eût dit Colette — par un petit basset noir et feu, noiré, serpent, truant, prétentieux, qui répond — quand ça lui chante — au nom de Youso.

Tout le quartier le connaît et l'adore.

Au matin, le Titi lui ouvre la porte: il descend nos six étages, fait ce qu'il a à faire, et remonte à l'heure du petit déjeuner, partager avec nous les délices de l'«ensalmada» majorquine.

Sauf quand l'amour prend le pas sur la gourmandise, comme il advint un soir de la semaine dernière.

Il disparut à l'heure de partir pour le restaurant où nous donnons en ce moment un coup de main à mon vieil ami Pierre Heyraud (AVIS entre parenthèses: le bistrot s'appelle «CHEZ PIERRE», calle Doctor Tomás Darder, 12, à Palma même. La lumière est douce, les couleurs tièdes, les assiettes chaudes. On y mange lentement).

A notre retour, sur les choses de 2 heures du matin, nous trouvions notre Youso, assis sur son derrière devant la porte de l'immeuble, en compagnie de sa levrette qu'il plaqua salement pour nous suivre.

Le lendemain, même jeu: filé dès l'aube, il n'était pas revenu à l'heure du déjeuner.

Sans inquiétude, nous allons au restaurant.

Une demi-heure après, Youso apparaissait, la queue en cor de Roncevaux, fier comme un dépuclé de frais, venu à pied à travers deux kilomètres de petites rues où il n'était jamais passé qu'en voiture.

C'est dire si nous tenons à lui!

Or, hier matin, le Titi partant pour le collège, trouvait son petit compagnon gémissant devant l'ascenseur et traînant un derrière qui semblait paralysé...

Vétérinaire. Radio. Fracture de l'os ilyaque. Cause probable: coup de pied. Plâtre. Trois semaines de repos immobile.

Tranquillisé, je cherchai le coupable avec une certaine volupté anticipée!

Manque de pot: c'est une femme...

Enfin, si on peut dire!

J'ai dessein de conter plus tard quelques uns des savoureux épisodes de notre existence de loufiats «CHEZ PIERRE», déjà cité.

En bref, nos activités s'étendent de la préparation des salades au règlement d'affaires bancaires, en passant par le lavage des verres, une partie de la comptabilité, le soin de la cave, celui des fleurs, les fonctions de barman, de caissière, de maître d'hôtel, de fille de salle (et j'en oublie!).

La réputation du bistrot et la qualité de la cuisine reposent sur Pierre: il est à ses fourneaux, à ses célèbres pâtés, à ses rillettes, à ses grillades, de dix heures du matin à minuit.

Mon ami Feli le seconde. Feli a vingt-trois ans. Il court le monde depuis dix ou onze. Sa profession avouée est celle de carrossier où il excelle. En dehors de quoi, je l'ai vu plâtrier, peintre, mécanicien, ébéniste, électricien, décorateur (j'en passe et des meilleurs, croyez-moi!) et, désormais aide-cuisinier apprécié de son «chef».

Le restaurant «marche»: les gens viennent et, mieux, reviennent (venez-y voir!).

Au soir, porte fermée, le contentement général s'arrose au bar dans la détente et la satisfaction du bon boulot fait en commun.

Pendant la journée, un client tâillon et la chaleur aident, il arrive qu'un poil de haricot vert se glisse dans les rouages de la machine et que s'ensuivent de légers désaccords.

Ceux-ci, générateurs de vérités premières, concernent le plus souvent le «sens commercial» déficient de Françoise, de Feli et de votre serviteur, la sauce du gigot ou l'épaisseur des tranches de jambon et peuvent aller de l'allusion plus ou moins vipérine au coup de gueule provisoirement définitif.

Tout-à-l'heure, la question du lavage de la grosse vaisselle et de la répartition des ordures dans des seaux de couleurs différentes entraîna une controverse à laquelle Pierre mit fin (la narine gauche de Françoise commençant à vibrer) en nous fouettant de l'injure suprême: «Dans le fond, Françoise, Feli et toi, vous êtes des «ARTISTES».

N. B. et réponse anticipée à une critique possible:

Le Poète (jusqu'à ces derniers temps, et il y revient) montre son derrière.

C'est son droit et même son devoir: le lecteur, celui tout-au-moins qui tète Eurato plutôt qu'Uranie, s'y attend.

Alors! Pourquoi pas le professeur?

Georges d'Anthès

LA VICTORIA POR LA VICTORIA

Benito Moscardó

Entre nuestras amistades —estamos orgullosos de tenerlas de todos los colores— hay una que es jefe.

Jefe es un concepto amplio, igual se aplica al Santo Padre que a LUKY Luciano.

Pero nuestro amigo lo es en el sentido literal de la palabra, es un activista, intelectual, poeta y revolucionario al mismo tiempo. Todo ello por amor al arte y donde se tercié. Juramos que existe y que sus cartas son auténticas.

Actualmente está en Medio Oriente, confiamos que de vez en cuando se digne colaborar en nuestras páginas, exponiendo su curiosa psicología profundamente humana tanto por lo que dice como por lo que hace.

Le dejamos la palabra en una carta que me dirige particular pero que esperamos no le moleste la publicación.

Bagdad, 11 septiembre 1964

Querido Tomeu:

Como siempre recibo «Cala d'Or» que por dos o tres horas me deja borracho de luz de Mediterráneo y de «lagartijismo». Vuestro periódico representa lo que sueño pero vivo para todo lo contrario.

Quizá te resulte difícil entenderlo y tampoco no es importante explicarlo. Igual que tú te embrutes con baños de sol y aire yo lo hago en la acción (mi desgracia es que aquí a pesar de todo no tengo bastante acción). He descubierto el placer de modificar las cosas, directa o indirectamente, ese es probablemente la satisfacción del «poder» en su sentido más amplio.

Me gusta Georges d'Anthès. Es una pena que sea un profesional. Quisiera conocerlo.

El periódico va bien. Sigue así. Te adjunto un cheque a tu nombre para Cala d'Or.

Hay algo mejor que vuestro mundo: es la Victoria. La victoria por una causa falsa o sin ella. La VICTORIA por la VICTORIA. Soy tan escéptico como vosotros, pero necesito la borrachera de la acción y creo en mi borrachera. Me imagino que debe ser algo casi imposible de concebir en Cala d'Or. Vivimos en una humanidad de inferiores lo que te da un campo de ACCION ilimitado y además puedes exigir que ellos te apoyen (los inferiores) porque sin ti perecerían. Es una especie de juego que luego resulta reñado por el bien, la justicia y el pragmatismo. No te puedes imaginar lo divertido que resulta.

Me encanta vuestro quincenal. Habría que crear

unos cuantos polos Cala d'Or después de estudiar las zonas más necesitadas. Podrías contar con una subvención y residencias para la redacción. No haría falta controlar porque me parece que vuestro mal es poco contagioso y por tanto el peligro de que transformárais a todos nuestros conciudadanos no existe. Así podrías completar la personalidad de mi hombre futuro (eficiente, honrado, disciplinado y con la ambición mínima necesaria para mantenerlo a flote).

Posiblemente todo esto no te interese, pero es mi vida y mi despertar diario.

Y también tengo aquí más sol y cielo azul que vosotros.

Después de leer vuestro periódico a la hora de la siesta (la única que me concedo de reposo porque el movimiento es imposible) a 48° a la sombra, la ciudad se tuesta y el asfalto, las carreteras del desierto son de asfalto, se derrite guardando para todo el invierno las huellas de los que por allí han pasado. A esa hora me es fácil imaginar Cala d'Or, tu casa blanca, un azul para el mar otro para el cielo. La roca horadada para una piscina, arena, sol y agua. Y recuerdo también vuestras mujeres, bronceadas, bañándose de luz en la piscina moviéndose perezosamente bajo las miradas insistentes.

Esta tarde, a la puesta del sol, estaré recorriendo el lecho seco del Tigris y me acordaré de ellas. Me acordaré de ellas cuando acaricie a «Sultán» mi caballo y único compañero.

Excépticos y lentos discutís símbolos y dogmas, pero vuestras mujeres me sonríen a mí porque les hablo de la sed del desierto y del silencio pavoroso de sus noches.

Meditáis y dudáis de lo que nuestro mundo llama principios fundamentales de todas las cosas. Creéis hacer algo negando lo que no existe. Y os olvidáis de la realidad del hambre, de la sed y del placer. Os olvidáis de esos cuerpos bronceados, de esas bocas que me escuchan que ya no podéis ver.

Un suave rubor de dominio sube por mis venas. Ellas lo sienten.

Me embriagaré de poder y pondré los reinos que conquiste a los pies de

vuestras compañeras aburridas. Aún os escuchan pero ya sueñan con las noches de mi desierto.

Existe Dios? Tiene algún sentido dar su vida por la patria?

Acaso no comprendéis que la verdad no está en la respuesta afirmativa o negativa a estas preguntas. Que lo importante es la lucha en sí, que no hay más verdad que la acción, porque la acción es movimiento, principio y fin.

Ellas lo saben, por eso les gusta jugar con el sable del guerrero y acariciar sus cicatrices.

Un abrazo de tu amigo

VICENTE

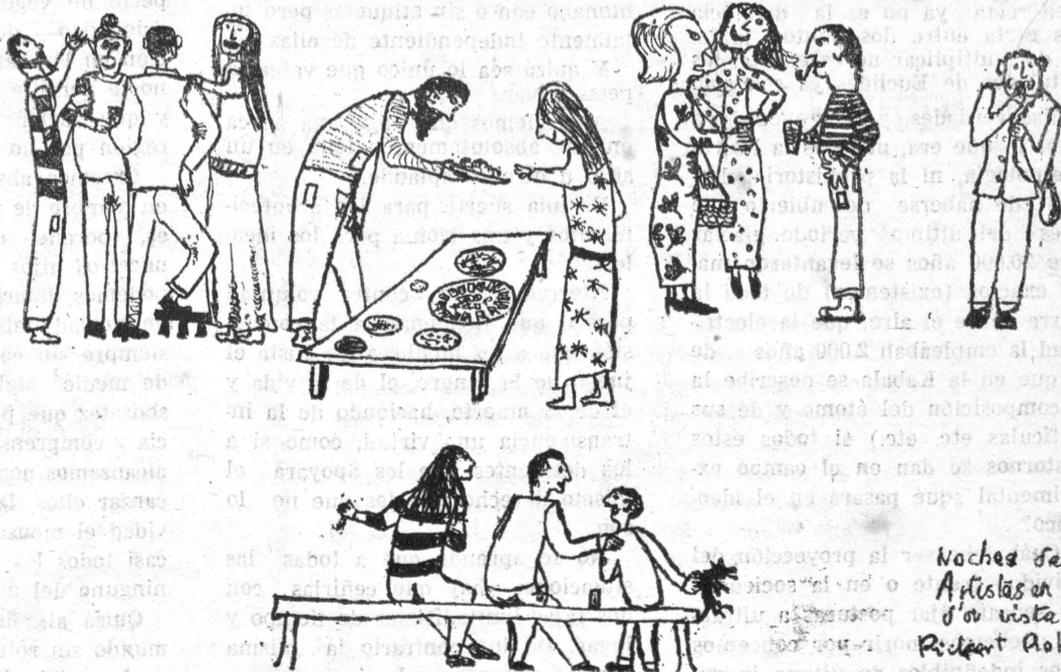
Acéptamos el alago que supone para nuestras mujeres su carta y prevenimos los maridos.

Lo único que a nuestra un poco flemática redacción de impotentes aventureros le reprochamos al amigo es que su caballo se llame «Sultán». Es un detalle que bastaría de no estar seguros de su existencia, para creer que en su vida sólo los ha montado de cartón. Nos parece excesivo europeísmo pasearse por el Tigris encima de un Sultán. A menos que también lo haga por la Puerta de Hierro encima de uno que se llame Ministro, entonces la cosa ya sería genial.

T. P.

Signe a la página 4

Crónica de Sociedad



Noches de Artistas en Cala d'Or vista por Robert Robertson

La crónica de Sociedad esta quincena se redujo a esto.

Destacando. Cena aniversario ofrecida por March Bernard a todas sus amistades.

Grillade de «petits cochons» en casa Fornasconi que han visto aumentado su hogar con un hermoso y primer nieto.

Española cena ofrecida por Ben a

«de tout Cala d'Or» y esta vez en sentido «Belle époque».

Suprimimos a conciencia las llegadas y salidas para no dar más impresión de listas de embarque y avanzamos que posiblemente en cuanto hayamos conseguido suscripciones suficientes se suprima totalmente esta crónica. Por ahora le hacemos el juego a la vanidad.

ME GUSTA «CALA D'OR»

Cala d'Or

Querido Tomeu: Me gusta «Cala d'Or». Me gusta muchísimo.

Quincenal pequeñito con ansias de gigante. Niño que quisiera romper sus juguetes pero que los ama tanto que no se atreve.

Le critican y se sonríe. Pero también muerde. Y su mordedura duele, pero no envenena. Magnífico.

Aunque...

España no es país de estadísticas de confianza, ni aun para la Unesco. Quien tiene trigo lo esconde para que no le obliguen a venderlo a peseta y comprar el pan a diez. Y quien vende libros tampoco es veraz por miedo al Señor Recaudador Mayor de Contribuciones del Reino.

Y el hombre-sinceridad que se murió de asco, había olvidado visitar Cala d'Or.

Y si la juventud está enferma, también hay medicinas para ella. Los mal y vilmente muertos son muchos, muchísimos, pero sólo unos poquitos menos que los

que había cuando la juventud anterior a la actual también se sentía enferma. Y si en sus filas alguno se creía incomprendido o se sentía rebelde, ni hablaba de angustia vital ni se limitaba a dejarse crecer el pelo hasta cubrirle las cejas, ni a ensuciar y desplanchar los pantalones antes ya de estrenarlos. Cuidado: amemos a la juventud pero sin exceso de mimos ni temores exagerados, no vaya a quedarse con voz atiplada el niño que nació fuerte, nació niño.

Muy bien las aclaraciones. Aunque me hubiera gustado más este simple sí tentador en un principio. Pero también el clasicismo de tanto en cuanto asoma la oreja. El (o la) de la nota anónima ¿habrá sabido comprender la ironía de los brujos y la sonrisa de los ateos?

Rosita y Blau, maravillosos. Piden perdón cuando no han sido juiciosos. Pero en la lluvia sobre Cala d'Or también hay poesía.

Yo sé cómo y qué es un grillo y lo sé desde que era niño, cuando Cala d'Or tenía aún otro nombre: es el despertador que se descompuso y suena cuando más borrachos de sueño estamos, callando tan pronto encendemos la luz para ver en qué hora imbecil lo pusimos. Y también he visto ruiñones, cuyo canto no es sino la contrapartida que al grillo puso la Ley de Compensaciones dictada por la Naturaleza. Pero también en el despertar algo violento y en el dormir al suave trino, un espíritu selecto puede hallar muy bien el acorde perfecto.

Ya ves, querido Tomeu, que me he leído el quincenal a fondo y a gusto. Mis pequeños comentarios lo son del amigo al amigo.

Mañana te mandaré un giro postal Aplicalo como quieras. Pero no perdáis mi ficha de suscriptor. Lamentaría horrores no recibir «Cala d'Or».

Un abrazo,

Pedro Rigo

Benito Moscardó

Viene de la página 3

Fué en el Hospital, muchos días después, que Benito Moscardó comprendió que ya no tenía brazos, ni piernas, ni ojos.

Dolores atroces, rezando el Ave Maria

Pero, un día, mismo la Plegaria no supo darle ánimo y fuerza para vivir. Estaba desesperado.

«Ya no podré andar, ya no podré ver el cielo de Andalucía, ya no podré amar otras como Carmen.

Esta lenta agonía del alma duró tantos días!

Los médicos y las monjas luchaban para él, porque conservase el pequeño hilo de vida que le quedaba. Y a las preguntas suyas, cotidianas: «Hijo, que podemos hacer para ti? el inevitablemente contestaba: «Dejar-me morir. Una inyección, por favor. «No, hijo, tu no debes morir, Soldados como tu no pueden morir.»

El heroísmo y la gloria no se matan.

Pasaron dos largos años así. Pero, al fin hubo el milagro. Fué de noche, a la vispera de la primavera. Benito tuvo un sueño extraordinario, decisivo

A la mañana siguiente, a los médicos y a las monjas que le pedían «que podemos hacer para ti?», el, sereno, firme, casi contento, contestó: «Doctores, Hermanas, quiero un par de ojos azules.»

Que pasó en el sueño tan extraordinario y decisivo? Hubo el color de su División, o el manto de la Virgen o el cielo de Andalucía?

Desde el día de los ojos azules, Benito Moscardó empezó a vivir otra vez, para siempre.

Ave Maria.

FRANQUINET

Y A PROPOSITO

DE

ESTA CARTA

Budha, dijo, que es tan malo el sendero del excesivo vicio como el de la excesiva virtud. Cosa con lo que parece está Vd. de acuerdo y nosotros también pese a veces dar la impresión de lo contrario.

Su carta presupone el equilibrio difícil, la tolerancia y la comprensión frente tanto a los herejes como a los inquisidores.

Postura razonable y necesaria porque hoy ya nada es sólo de un color definido.

Si los conceptos históricos y científicos más simples, se hundan, (la línea recta ya no es la distancia más corta entre dos puntos, la tabla de multiplicar no es exacta, los postulados de Euclides ya son sólo medias verdades, y la gravedad ya no es lo que era, ni lo es la luz, ni la etnología, ni la prehistoria, después de haberse descubierto que antes del último período glacial hace 20.000 años se levantaron mapas exactos (existentes) de toda la Tierra desde el aire, que la electricidad la empleaban 2.000 años a. de J.; que en la Kabala se describe la descomposición del átomo y de sus partículas etc. etc.) si todos estos trastornos se dan en el campo experimental ¿qué pasará en el ideológico?

¿Cuál debe ser la proyección del individuo frente o en la sociedad? ¿Es sensato fijar posturas a ultranza? ¿Debemos morir por conceptos vagos indefinibles de última invención superada?

¿Hay alguien que tenga derecho a defender algo hasta la última gota de sangre?

Desde luego, si esto no implicara siempre derramar toda la que se pueda antes de los otros.

¿Es desesperante o es consolador

que todos los puntos de vista, aun los más absurdos y diabólicos puedan encontrar un punto de apoyo en razonamientos firmes como cualquier evidencia?

Nos damos cuenta que avanzamos no debido sino pese a la cultura.

Y que de todo lo único que persiste mal que bien, pero seguro, es el hombre, la especie, ya sea glorificada o destrozada. Esa proyección cósmica de continuidad del género humano con o sin etiquetas pero totalmente independiente de ellas.

Y quizá sea lo único que valga la pena salvar.

Aprendemos que llega una época en que absolutamente todo en un sitio u otro se aplaude.

Es una suerte para los acontecimientos y una ironía para los ideales.

Aterrados y a contra voluntad parece que lleguemos a la conclusión que a los hombres les gusta el juego de la sangre, el de la vida y el de la muerte, haciendo de la intransigencia una virtud, como si a los desidentes no les apoyara el mismo derecho que los que no lo son.

No se aprende que a todas las situaciones hay que ceñirlas con dos fajas limitadísimas de tiempo y lugar. De lo contrario la misma cosa es siempre y al mismo tiempo crimen y carcajada.

Ya no exigimos verdades porque dudamos que existan. Einstein se preguntaba si no habría una ley contradictoria de todas las establecidas. Hoy ya sabemos que existe en casi todos los campos (anti-materia, antigravitación, el vacío

como la mayor fuente de energía a nuestra disposición Ar.) y para colmo todas estas realidades íntimas de la naturaleza no son simétricas, no se equilibran, o sea que todo queda de nuevo abierto a toda clase de especulaciones y verdades que —para continuar el juego— lo son y no lo son al mismo tiempo.

Y si es así en el campo científico y material ya no queremos ni pensar lo que ocurrirá en el campo del espíritu (al fin y al cabo una especie de vegetación —en sentido fisiológico— de recientísima floración en las narices del hombre que no le permite respirar con libertad y que además es distinto en cada región por no decir en cada casa.)

Creemos absurdo morir y matar en nombre de una cosa que es y no es, porque consideramos que a nuestros hijos el mejor legado que podemos dejarles no es el de una heroicidad imbecil y absolutamente siempre sin consecuencias más allá de medio siglo. Si no el de una sensatez que permita una convivencia y comprensión natural que si no alcanzamos nosotros tendrán que alcanzar ellos. Dándoles ya en efectividad el mensaje de tolerancia de casi todos los dioses y más que de ninguno del nuestro.

Quizá al final perdidos en un mundo sin rótulo, o con tantos que es imposible la elección lleguemos al convencimiento que todo sobra excepto dos palabras: querer al prójimo.

Es lo que Vd. Sr. Rigo nos demuestra y además sabe decirlo. Ha comprendido nuestro juego y nuestro amor como nadie.

TOMEU PONS

Les Histoires de Fritz

Une jeune chatte se promène le long d'une gouttière. Survient un matou qui lui fait une cour terrible. La jeune chatte ronronnait... Passe une vieille qui lui dit: «Ne t'énerve pas: il veut te raconter son opération».

Deux bassets se renifent et se parlent. Passe une levrette. Premier basset:

—Qu'elle est belle! Quelle race! Quelles jambes!

Second basset:

—Celle-là, je ne peux pas la sentir.

Depósito legal P. M. 380 - 1958

COPYRIGHT CALA D'OR

DIRECCION: Tomeu Pons.

CALA D'OR (Mallorca)